

Lectures

Alain Côté et Francine Michaud

Numéro 28, été 1985

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/18349ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Continuité

ISSN

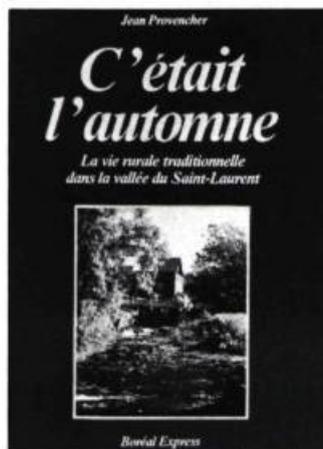
0714-9476 (imprimé)

1923-2543 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Côté, A. & Michaud, F. (1985). Compte rendu de [Lectures]. *Continuité*, (28), 50–50.



Provencher, Jean, *C'était l'automne, La vie rurale traditionnelle dans la vallée du Saint-Laurent*, Boréal Express, Montréal, 1984, 236 p. (17,50\$).

Après avoir raconté le printemps et l'été d'une façon si admirable, voici que Jean Provencher recrée pour nous d'autres gestes et traditions de la vie rurale dans la vallée du Saint-Laurent au XIX^e siècle. D'une lecture simple et fort agréable, plein d'illustrations et de citations évocatrices de la vie quotidienne de nos ancêtres, *C'était l'automne* se savoure page après page, comme les bouchées d'un bon fruit mûr.

À la lecture du livre, on saisit mieux la signification de l'expression populaire «rentrée d'automne». Cette saison, que la nature a revêtue de ses plus riches coloris, y est perçue

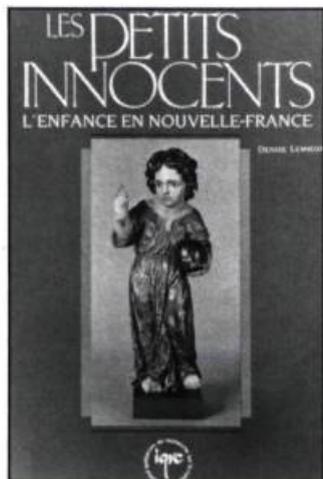
comme un temps de transition entre l'été et l'hiver, entre la vie rude passée au grand air et celle du repos bien mérité, à l'abri du froid et de la poudrerie. Voilà une période de préparation à l'hiver dont l'auteur nous relate les différents moments: le départ de la cuisine d'été pour la grande maison, la rentrée des animaux à l'étable, la période des récoltes suivie de celle des labours, la conservation des produits de la terre, de la chasse et de la pêche, la préparation de la laine et du lin en vue de leur transformation, l'entretien des voitures, et les grandes migrations des hommes vers les chantiers, le tout ponctué des

fêtes qui viennent surtout marquer l'échéance de certaines obligations.

C'était l'automne se lit d'une seule traite, comme un roman. Mais on y revient souvent afin d'apprécier davantage ces gestes du quotidien dont certains sont encore bien présents de nos jours. Un ouvrage à lire absolument.

Et puis... l'hiver viendra! ■

Alain Coté
Ethnologue



Denise Lemieux, *Les petits innocents, L'enfance en Nouvelle-France*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1985, 200 p. (12,00 \$)

Voilà une quinzaine d'années que se multiplient en Occident les études historiques sur la famille. Études qui sans nul doute contribuent à modifier «la vision qu'une culture achronisante nous donne de l'amour, du mariage, du commerce conjugal et de la relation parents-enfants» (Jean-Louis Flandrin). La récente recherche de Denise Lemieux ajoute une nouvelle pierre à l'édifice. Fenêtre sur l'aventure coloniale, *Les petits-innocents* examine avec finesse l'oeuvre éducative des missionnaires en

Nouvelle-France au XVII^e siècle.

Ni synthèse, ni monographie, cette étude, fondée essentiellement sur les *Relations des Jésuites* (1632-1673), constitue un début d'analyse de l'enfance en Nouvelle-France. En effet, les *Relations* sont non seulement le reflet du contact de deux civilisations, elles sont aussi le plus précieux témoignage sur l'enfance chez l'élite de la colonie. L'auteur s'appuie également sur des sources secondaires (correspondance de Marie de l'Incarnation, d'Élizabeth Bégon, écrits de voyageurs, etc.) et sur des travaux — jusqu'aux plus récents — des historiens de la famille, français et québécois (près de 200 titres!). Les analogies entre le modèle français et les normes de la jeune colonie, ainsi que les particularités des deux systèmes sont adéquatement mises en lumière. La partie sur la famille et l'enfance dans la France de l'Ancien Régime est d'ailleurs particulièrement intéressante.

Mais jusqu'à quel point le livre de Denise Lemieux apporte-t-il un éclairage neuf sur les manières d'élever et d'éduquer les enfants en Nouvelle-France? Disons tout d'abord que malgré l'émergence, dans la colonie, d'une sensibilité nouvelle envers les enfants, symbolisé par le vocable «petit innocent», les modèles d'éducation de la Nouvelle-France et de la métropole

ne diffèrent guère. Le principal intérêt de l'étude réside assurément dans le profil «anthropologique» de l'enfance que tracent les missionnaires en mettant en relation les modèles des blancs et ceux des cultures amérindiennes. Incidemment, on découvre tout le pragmatisme cynique contenu dans les pratiques d'acculturation des populations autochtones, comme le baptême des enfants moribonds, qui est en même temps une tactique d'intercession pour le salut des parents réticents à embrasser la foi catholique, mais désireux de suivre leur progéniture dans l'au-delà en vertu de «l'amour extraordinaire» qu'ils portent aux enfants.

Certes, Denise Lemieux a le sens de l'analyse. Elle cherche avec perspicacité un point d'équilibre entre «la nostalgie du passé et la complaisance contemporaine», n'hésitant pas à bousculer les thèses extrémistes des historiens de la famille (E. Shorter, E. Badinter). Toutefois, la nature et la minceur du corpus documentaire l'obligent à emprunter une démarche un peu artificielle (articulation boîteuse entre la synthèse historiographique, la description historique et l'essai sociologique), ce qui compromet la portée de l'argumentation fondamentale. Rappelons que les sources exploitées se

rapportent avant tout à une élite urbaine et religieuse, et s'étalent sur plus de cent ans. Aussi n'est-il pas étonnant, au terme de la lecture, de n'en savoir guère plus sur les normes et les usages qui régissent réellement les comportements et les sentiments envers les enfants chez la majorité de la population coloniale, dispersée, comme on le sait, à la campagne.

Enrobées de mille précautions, certaines hypothèses audacieuses («l'usage de la statue de l'Enfant-Jésus suggère une influence acculturatrice des cultures indiennes sur la religion du temps») n'arrivent pas toujours à convaincre de l'originalité et de la profondeur du propos. Il faudrait étoffer bien davantage certaines hypothèses pour satisfaire aux exigences de l'argumentation historique.

Le livre de Denise Lemieux ouvre néanmoins des perspectives de recherche prometteuses sur la famille et l'enfance en Nouvelle-France. Mais pour pousser la recherche plus loin et dans la mesure où les sources le permettent, il serait souhaitable de multiplier et de diversifier les instruments d'analyse, tout en veillant à l'harmonisation des approches disciplinaires auxquelles ils renvoient. ■

Francine Michaud
Historienne